Publié dans *Bambine e bambini nel tempo*, *Genesis*, *Revista della Società italiana delle storiche*, XIII/2, 2014, p. 157-168.

Éducation, subversion des genres et révolution sociale : l'éducation des garçons et des filles selon Paul Robin

Christiane DEMEULENAERE-DOUYERE[1]

Résumé :
Paul Robin (1837-1912), compagnon de route des luttes anarchistes, s'inscrit parmi les pionniers de l'éducation libertaire. Mais son engagement va bien au-delà par la réflexion qu'il mène sur les rapports de sexe au sein de la famille, voire du couple.
Il est connu pour être le théoricien de l'éducation intégrale dont il a réalisé la première expérimentation concrète sur quelques centaines d'enfants à l'orphelinat de Cempuis (Oise). Pour lui, il ne s'agit pas seulement de renverser l'ordre social et économique par des moyens politiques. Considérant la famille comme la base de la société, c'est d'abord en son sein qu'il veut introduire la subversion.
Un aspect important de l'éducation qu'il donne aux orphelins de Cempuis est la « coéducation des sexes ». Il ne s'agit pas pour lui d'une simple mixité, mais surtout de la volonté d'élever filles et garçons sur le même pied, en leur donnant une véritable égalité des chances. Il leur fait partager les mêmes activités (le sport, par exemple), leur donne le même enseignement (les mathématiques, l'astronomie…) et leur fait acquérir une formation professionnelle exclusive de toute différenciation sexuelle (les filles pouvant indistinctement s'initier au travail du bois ou au repassage).
Quelques années plus tard, Robin, se faisant l'introducteur en France du néo-malthusianisme, radicalisera sa réflexion « féministe » en enseignant aux femmes les moyens de la « libre maternité » dont il considère que le choix doit leur revenir, et en proposant de leur transférer la puissance paternelle sur leurs enfants pour assurer leur indépendance économique et sociale.

L'expérience de Paul Robin, pédagogue libertaire pionnier peut-être injustement oublié aujourd'hui, montre à quel point le rejet de la construction des genres dans l'éducation est une question politique. Adepte de la coéducation des sexes dans l'établissement où il expérimente son « éducation intégrale », soucieux de donner à tous les enfants, qu'ils soient filles ou garçons, un même enseignement et une même formation dans un souci d'égalité des chances et de coexistence harmonieuse des sexes dans la société, il dépasse les simples théories pédagogiques pour ériger ces principes en système de subversion sociale.

À partir du constat que l'inégalité sociale s'exerce d'abord entre les hommes et les femmes, particulièrement au sein de la famille, il développe une réflexion originale dans son temps. Il ne s'agit pas seulement de renverser l'ordre social et économique par des moyens politiques. Puisque la famille est le fondement de la société, c'est d'abord dans la famille qu'il convient d'introduire la subversion en révolutionnant les rapports entre hommes et femmes. Prolongeant son action éducative dans la propagande néo-malthusienne, il veut donner à la femme la prérogative du choix de la « libre maternité » comme une arme destinée à saper les fondements d'une société profondément inégalitaire.

---

[1] Christiane Demeulenaere-Douyère, docteur en histoire de l'Université de Paris I, membre correspondant du Centre Alexandre Koyré, UMR 8560 – CNRS – EHESS - MNHN, Paris.
CV : http://www.koyre.cnrs.fr/spip.php?article777.

De l'Internationale à l'éducation intégrale

Paul Robin (1837-1912) se range parmi les penseurs libertaires qui considèrent l'éducation comme un levier, non seulement pour améliorer la condition matérielle et intellectuelle des classes défavorisées, mais surtout pour former des individus libres et responsables, capables de transformer la société en profondeur. Théoricien et initiateur en France de l'éducation intégrale[2], il est le premier à avoir pu mener une expérience effective et conséquente, puisqu'elle a duré près de quatorze années et concerné plusieurs centaines d'enfants. Protégé par Ferdinand Buisson[3] qui, sympathisant à ses idées, souhaite favoriser une expérimentation en vraie grandeur que le système éducatif institutionnel de l'époque ne peut accueillir, il prend en 1880 la direction de l'orphelinat Prévost, à Cempuis (Oise).

En 1880, Paul Robin a déjà un itinéraire personnel assez singulier au regard de ses origines sociales. Issu d'un milieu bourgeois traditionnaliste, il a enseigné brièvement la physique dans plusieurs lycées, mais des aspirations altruistes, un grand intérêt pour l'éducation populaire et un caractère peu porté au compromis lui font quitter rapidement la voie officielle. Par le jeu des rencontres et du hasard, il devient membre de l'Association internationale des travailleurs (AIT), dont il contribue à fonder la section belge en 1867 ; ensuite, expulsé de Belgique, il participe à la propagande internationaliste en Suisse et connaît la prison en France lors du 3e Procès de l'Internationale, en juillet 1870. Au moment même où les Prussiens encerclent Paris, il part pour Londres où il reste jusqu'en 1879. Pendant cet exil volontaire, sa passion révolutionnaire évolue, particulièrement sous l'influence de Bakounine, dont il est l'ami, vers des positions très fondamentalement anarchistes, mais moins directement engagées dans l'action politique. Toutefois, il reste sensible aux conditions de vie et d'éducation des classes populaires et à l'injustice d'une société qui, selon lui, est divisée entre « ceux qui travaillent et ceux qui jouissent, ceux qui obéissent et ceux qui commandent ».

Dès les années 1869-1872, dans trois articles de la revue de *Philosophie positive*, Robin a posé les principes d'une méthode nouvelle d'éducation nourrie des réflexions qui ont cours alors dans les milieux socialistes et ouvriers, et qu'il synthétise en une doctrine originale, sous l'appellation d'éducation intégrale.

Il est profondément convaincu de l'égalité de tous les hommes, quelle que soit leur condition sociale, et de cette conviction découle l'idée d'éducation intégrale, fondée sur le « droit qu'a chaque homme, quelles que soient les circonstances où le hasard l'ait fait naître, de développer, le plus complètement possible, toutes ses facultés physiques et intellectuelles ». Pour établir la justice sociale, il faut concilier le droit à l'éducation pour tous avec la nécessité pour chacun de contribuer à la vie collective par son travail. Pour atteindre cet objectif, Robin élabore un plan d'éducation, d'inspiration fortement positiviste, qui prend en compte l'individu dans son « intégralité », physique, intellectuelle et morale, et s'appuie sur des traits de caractère propres à l'enfant.

---

[2] Sur Paul Robin, Christiane Demeulenaere-Douyère, *Paul Robin (1837-1912). Un militant de la liberté et du bonheur*, Paris, Publisud, 1994 ; voir aussi les travaux antérieurs de Gabriel Giroud, *Cempuis : éducation intégrale, coéducation des sexes, d'après les documents officiels et les publications de l'établissement*, Paris, Schleicher frères, 1900 ; Jean Husson, *Paul Robin éducateur*, Cannes, Édition de l'École moderne française, 1949 (Brochures d'éducation nouvelle populaire, n° 44) ; Maurice Dommanget, *Les grands socialistes et l'éducation*, Paris, A. Colin, 1970, p. 328 ; et Jean Le Yaouanq, *Les conceptions pédagogiques de Paul Robin*, Paris, 1959-1960.

[3] Sur le soutien constant de F. Buisson à l'expérience de Cempuis, Christiane Demeulenaere-Douyère, « Buisson et l'Orphelinat Prévost de Cempuis », in *Ferdinand Buisson. Fondateur de la laïcité, militant de la paix*, a cura di Laurence Loeffel, Amiens, CRDP, 2004, pp. 89-96.

Une pratique égalitaire du sport et des travaux manuels

L’éducation intégrale accorde une place essentielle à l’apprentissage du corps et des sens[4]. L’isolement de Cempuis, la campagne qui l’entoure, sont autant de facteurs qui vont en faire une caractéristique forte de l’expérience.

Face aux activités sportives qui sont très développées à l’orphelinat, contrairement aux établissements classiques d’enseignement, filles et garçons sont traités de façon strictement égalitaire. Point d’activités réservées aux unes ou aux autres. Au gymnase, moderne et bien équipé, ou à la piscine en plein air creusée par les enfants eux-mêmes, tous, filles et garçons, pratiquent pareillement les agrès et la natation. Et, comme le veut la coéducation, ils pratiquent ensemble, côte à côte. Ils sont d’ailleurs des sportifs reconnus qui remportent toutes les récompenses des concours scolaires de gymnastique auxquels ils participent.

Tous pratiquent aussi très régulièrement la marche à pied et la bicyclette, qui occupent une grande partie de leurs loisirs. L’Orphelinat dispose d’une « colonie de vacances » sur la côte, à Mers-les-Bains, où les enfants les plus âgés sont capables de se rendre, à pied ou à vélo, soit une distance de 120 kilomètres parcourue en quatre jours.

Les travaux manuels, que tous les enfants pratiquent dès leur plus tendre enfance pour développer agilité et adresse manuelle, débouchent sur l’apprentissage professionnel. Là encore, filles et garçons sont traités de manière égalitaire : si l’établissement propose plusieurs formations, parmi lesquelles l’agriculture et l’horticulture figurent à côté de métiers plus « urbains » comme le travail du bois et du fer ou la blanchisserie et la couture, et un remarquable atelier d’imprimerie, les filles peuvent choisir le ferronnage et les garçons la couture, même si, il faut le reconnaître, le principe atteint ici ses limites : on constate que les ateliers de travail du bois et du fer, ouverts comme l’ensemble des ateliers à tous les élèves sans distinction de sexe, ont majoritairement accueilli des garçons et ceux de lingerie et de blanchisserie des filles.

Mathématiques et astronomie pour tous

Sur le plan intellectuel, le but poursuivi est moins de donner un savoir encyclopédique que d'apprendre à apprendre. L'enseignement, conforme aux programmes officiels, conduit au certificat d'études primaires et donne la priorité à l'apprentissage de la lecture, de l'écriture et du calcul. Dans toutes les matières, on donne aux élèves des notions de base, solides, claires et justes qui leur permettront de continuer à s’instruire à l’âge adulte. Robin est un positiviste et un scientifique de formation, qui accorde une place prépondérante aux sciences, sciences exactes (mathématiques et géométrie) ou sciences d'observation (histoire naturelle et astronomie).

Dans ce cadre, l’enseignement dispensé est aussi strictement égalitaire, sans préjugés. Filles comme garçons sont initiés à toutes les disciplines, scientifiques ou littéraires, souvent par la « leçon de choses », très présente dans la pédagogie de Cempuis. Les enfants des deux sexes apprennent activement la botanique en herborisant sur le terrain. Ils s’initient à la météorologie par l’observation du ciel et la collecte d’informations sur la pluviométrie, la direction et la vitesse du vent. Et, le soir, quand le ciel est clair, les leçons d’astronomie ont lieu sous les étoiles.

Tout comme filles et garçons pratiquent la musique avec la même ardeur : du matin au soir, l’établissement résonne de chants et de fanfares, et l’orphéon, où les enfants des deux sexes pratiquent les mêmes instruments, sans réserves, remporte brillamment les concours musicaux.

---

[4] Robin aime à dire qu’à Cempuis, on sape « le vieux préjugé du mépris du corps, [on chérit] cette guenille, [on en établit] le culte », *Conférences pédagogiques dans l’Oise*, in « Bulletin de l’Orphelinat Prévost », 9e année, n° 5 (septembre-octobre 1890).

« Coéducation des sexes » et « grande famille » de Cempuis

La « coéducation des sexes » constitue un aspect original de l'expérience de Cempuis. Il faut y voir, bien plus qu'une simple mixité, la volonté déterminée d'élever filles et garçons ensemble, sur le même pied, en leur donnant la même éducation, donc une véritable égalité de chances[5].

Paradoxalement, s'il a beaucoup écrit sur l'éducation intégrale, Robin a peu développé le sujet de la coéducation. C'est l'aspect le moins théorisé de sa doctrine, comme si la coéducation s'imposait à lui d'évidence, et certainement aussi celui dont l'application, dans la pratique quotidienne de Cempuis, a été la plus prégnante. Il est clair que, pour Robin, la coéducation des sexes, c'est d'abord et avant tout sur le terrain qu'elle se démontre et s'évalue. Néanmoins, dans les dernières années de l'expérience, quand il tente de réfuter les attaques de la presse, il en souligne à plusieurs reprises les aspects positifs.

La première fois que Robin aborde ce thème, c'est en 1870, dans le cadre de son action militante au sein de l'Internationale ; encore n'est-ce qu'indirectement, à propos du plan d'éducation qu'il veut soumettre au congrès de l'AIT et qui a la caractéristique d'être commun aux garçons et aux filles : « Ce que nous venons de dire s'applique aux deux sexes. Les hommes et les femmes étant destinés à vivre ensemble dans la société, doivent s'y habituer par la vie, les études et les travaux en commun pendant toute leur jeunesse.[6] »

Robin revient plus explicitement sur l'idée de mixité quelques années plus tard dans l'article sur le familistère de Guise qu'il rédige pour le *Dictionnaire de pédagogie* de Ferdinand Buisson[7]. Décrivant le système éducatif qui prend en charge les enfants des « associés », il insiste sur la pédagogie qui rejoint ses propres idées sur l'éducation intégrale. En concluant, il mentionne la mixité : « Malgré bien des difficultés […], l'éminent fondateur du familistère, M. Godin, a réussi à maintenir l'école mixte quant aux deux sexes à tous les âges. Le succès permanent de cette grande expérience est d'une importance capitale ; il est la meilleure réponse à faire à ceux qui, tout en admirant le système américain, déclarent que nos mœurs ne s'y prêtent pas. »

Très officiellement, l'Orphelinat Prévost s'affiche comme dispensant une « éducation strictement laïque des deux sexes en commun », en rupture totale avec le système éducatif de l'époque qui ne pratique pas la mixité. À Cempuis, garçons et filles – de 4 à 16 ans – grandissent, étudient et jouent ensemble, se côtoyant partout (sauf aux dortoirs et aux lavabos), en classe, à l'atelier, au réfectoire, en récréation, à la piscine ou à la promenade. Très symboliquement, un des premiers actes du directeur Robin a été de rétablir la libre circulation dans l'établissement et d'instaurer de nouvelles règles de vie en commun[8].

Mais, plus encore qu'une mixité formelle, c'est l'idéal de « famille sociétaire, en tout point modelée sur la famille naturelle », qui devient la référence absolue de l'établissement sous l'administration de Robin. Comme dans les familles naturelles, les enfants participent « ensemble, en vrais frères et sœurs, aux mêmes exercices physiques, études, travaux et récréations », sous l'œil paternel des éducateurs qui vivent là avec leur propre famille, en symbiose totale avec les orphelins qui leur sont confiés.

Paul Robin attache en effet une importance extrême au rôle des maîtres : « Dans les internats, surtout lorsqu'ils sont peuplés d'orphelins, le rôle à remplir par les éducateurs doit

---

[5] Christiane Demeulenaere-Douyère, *Un précurseur de la mixité : Paul Robin et la coéducation des sexes*, in « Coéducation et mixité, CLIO, Histoire, Femmes et Sociétés », 18 (2003), pp. 125-132 (http://clio.revues.org/615).

[6] *Sur l'enseignement intégral. Rapport présenté au Congrès de Mayence par le Cercle d'études sociales de Paris*, Paris, juillet 1870, p. 12. Le congrès, prévu pour 1870, n'a pas lieu à cause de la guerre franco-prussienne.

[7] Paris, 1887, t. I, partie 1, pp. 986-987 ; article écrit vraisemblablement dans les années 1878-1879.

[8] À l'arrivée de Robin, l'orphelinat était ouvert aux enfants des deux sexes, mais ils étaient strictement séparés au dortoir, au réfectoire, en classe, pendant les récréations et même au catéchisme.

être avant tout celui de tendres pères et mères de famille, remplaçant les parents absents.[9] » Il exige donc que tous les membres du personnel, quelles que soient leurs fonctions, participent étroitement à cette vie commune de tous les instants, avec leurs propres enfants qui sont éduqués avec les orphelins, « sur un pied d'égalité », sous le même uniforme. « Il en résulte, écrit-il, un échange continuel entre chaque famille particulière et la grande famille, qui nous semble être une heureuse image, tout en petit, d'une existence normalement partagée entre la vie sociale et la vie intime, et d'une société où les sentiments de la nature et ceux de la fraternité humaine combinés formeraient un fond solide de vraie moralité.[10] » Ce sont les mêmes raisons qui amènent Robin à refuser de séparer les fratries : « Ces groupes de famille ont parmi nous [...] une heureuse influence et surtout les groupes mixtes ; ils donnent le ton et l'exemple des relations vraiment familiales entre tous nos enfants, particulièrement entre garçons et filles. Ces frères et sœurs sont un lien ; ils empêchent les groupes de s'isoler ; la grande famille en est plus unie, et le sentiment fraternel imprègne pour ainsi dire l'air que nous respirons tous. »

De fait, Robin, qui a rencontré le socialisme vers 1865, tente de réaliser à Cempuis un vieux rêve de phalanstère qui avait cours dans sa jeunesse. Comme il s'efforce de faire vivre l'orphelinat en autosuffisance économique, il a la tentation (même si cela n'est jamais dit clairement) de faire vivre l'établissement en autarcie morale, d'autant que les enfants rentrent rarement dans leurs familles. Il y a même tentation de substituer la « grande famille de Cempuis » aux familles naturelles des enfants, finalement écartées comme « dégénérées », potentiellement dénuées de sens moral et corruptrices. En témoignent la pratique des « petits papas et petites mamans » (chaque grand élève est responsable d'un plus petit qu'il soutient dans sa vie quotidienne) et la création d'une Association des anciens élèves de Cempuis, qui les aide après leur départ et maintient la cohésion de la « famille cempuisienne ».

Un idéal de « famille cempuisienne » que le personnel recruté par Robin, souvent par annonces, ne partage pas forcément. L'isolement de l'établissement dans la campagne picarde, le manque de perspectives de carrière ou même de retraite ne lui amènent pas les plus motivés des maîtres, souvent ignorants des méthodes de l'éducation intégrale et adeptes peu fervents de la coéducation. La mauvaise qualité du recrutement des enseignants est sans doute pour beaucoup dans l'échec de Robin, en 1894.

Les bienfaits de la coéducation

Pourtant, pour Robin, les bénéfices à espérer de la coéducation sont nombreux et importants. En premier lieu, l'instauration d'une meilleure compréhension entre les hommes et les femmes qui, à long terme, assure des rapports plus harmonieux entre eux :

> La séparation des sexes dans la vie sociale et depuis l'enfance tend à faire des hommes brutaux et despotes, des femmes faibles et rusées. […] Avoir appris les mêmes choses sur les mêmes bancs, c'est être en voie de s'entendre. Les rapports journaliers, le rapprochement des enfants des deux sexes à l'école comme dans la famille adoucissent les contrastes, les harmonisent, les corrigent l'un par l'autre. Les garçons deviennent moins brusques, moins secs, plus délicats et plus gracieux ; les jeunes fillettes plus franches d'allure et moins légères d'esprit, moins affectées de niaiseries, moins perdues dans les chiffons. Et d'ailleurs, il n'y a pas deux sciences, deux *vérités*, une pour les hommes et l'autre pour les femmes ; il n'y en a qu'une seule pour tout le monde.[11]

---

[9] *Un des côtés du rôle d'éducateur*, in « Bulletin de l'Orphelinat Prévost », 10e année, n° 2 (mars-avril 1891).
[10] *La famille de Cempuis*, in « Bulletin de l'Orphelinat Prévost », 14e année, n° 2 (avril 1895).
[11] *La coéducation des sexes en France et à l'étranger*, in « L'Éducation intégrale », 11e année, n° 6 (novembre-décembre 1892).

En outre, la coéducation permet, en leur donnant la même instruction, de faire pièce au vieux préjugé de la prétendue infériorité intellectuelle des femmes par rapport aux hommes.

À ceux qui accusent la coéducation d'encourager, voire de susciter les curiosités malsaines, les attirances de mauvais aloi et les attitudes douteuses, Robin répond qu'au contraire, elle est la meilleure garantie de la moralité et de la saine émulation dans les écoles. Ce que confirment les inspecteurs envoyés par le ministère de l'Instruction publique à Cempuis en 1892-1894, quand la presse se déchaîne contre l'orphelinat et son directeur : ils sont tous impressionnés par la santé morale des enfants et unanimes à déclarer ne relever aucun acte d'immoralité entre eux.

D'ailleurs, sur le point particulier de la coéducation, comme sur le reste du programme d'éducation intégrale, Robin a toujours, et dès le début de l'expérience, reçu un soutien sans réserve de la Commission administrative de l'orphelinat, composée d'élus du Conseil général de la Seine, dont le président, Ernest Rousselle, déclare :

> Aujourd'hui, l'expérience [d'élever en commun des enfants des deux sexes] est faite ; elle a réussi à souhait. [...] Après quatre ans d'existence ou plutôt après deux ans d'existence réelle, l'orphelinat est enfin à pleines voiles dans la voie de la réalisation des idées qui sont chères au Conseil général. D'ailleurs, plusieurs de mes collègues sont venus déjà à Cempuis : ils ont constaté de quels soins vigilants étaient entourés les enfants, combien la santé générale est florissante, quelle cordialité et quel respect à la fois règnent dans les rapports des garçons et des filles. Et vous savez, Messieurs, que ce résultat était difficile à obtenir avec des enfants de Paris dont la précocité et la vivacité d'esprit ne craignent pas le mot léger, le geste gaillard. Telle a été la méthode, si efficace a été le système employé par l'honorable M. Robin [...] que vous n'entendriez pas, dans la bouche des enfants, un mot inconvenant.[12]

L'ouverture de l'école à la mixité ne concerne pas que les élèves. Robin l'étend également aux maîtres, en rejetant la répartition sexuelle de l'enseignement officiel : les garçons livrés à des célibataires, les filles à des cloîtrées, dans des établissements fermés. « Or l'éducation réelle que donne la vie sociale normale est le résultat des influences exercées sur l'individu par l'ensemble des êtres avec lesquels il a affaire, vieux et jeunes, hommes et femmes, grands et petits. »

C'est l'argument qu'il développe – sans grand succès – devant le Congrès international de l'enseignement primaire, à Paris, en août 1889, pour revendiquer pour les femmes une place plus large dans l'enseignement et surtout l'absence de ségrégation selon le sexe. Pour Robin, la vie à l'école « doit être celle de braves gens actifs, affectueux, de bonne humeur et d'entrain, celle d'une grande famille de frères et de sœurs d'adoption […]. Supprimer l'un de ces éléments est lugubre dans la famille éducatrice comme dans la famille naturelle, plus encore, puisque la souffrance s'applique à un plus grand nombre d'êtres. Donc, à tous les degrés et dans tous les ordres, au nom de la meilleure éducation possible, l'école doit devenir mixte quant aux élèves et quant aux éducateurs. […] Nous voulons partout les femmes à nos côtés, mais nous voulons partout être aux leurs. Nous ne voulons les chasser de nulle part, elles ne doivent jamais repousser notre collaboration. Notre union est indispensable à l'avenir de l'école comme à celui de la société ; l'exclusion de l'un ou de l'autre est fatale partout.[13] »

L'expérience de coéducation des sexes, qui est certainement un aspect très novateur de la pratique de Cempuis, est aussi ce qui pouvait le plus immédiatement choquer l'opinion, comme étant en rupture totale avec les cadres traditionnels. Les adversaires politiques de Robin ne s'y sont pas trompés, car c'est la principale accusation développée contre lui par la

---

[12] *Conseil général, Procès-verbaux*, 4e session, p. 959.

[13] Les citations sont empruntées à l'article *Du rôle de la femme dans l'enseignement*, in « Bulletin de l'Orphelinat Prévost », 8e année, n° 4 (juillet-août 1889), et à Archives nationales, 71 AJ 81.

presse en 1894. En vain d'ailleurs, car, si Paul Robin est finalement révoqué pour propagande internationaliste, ses élèves sont lavés de tout soupçon d'acte contraire à la morale et la coéducation continue d'être pratiquée très officiellement à l'Orphelinat Prévost après le départ de son directeur. L'orphelinat continuera, sous la direction de maîtres formés par Robin, à dispenser une éducation très marquée par ses théories, et la coéducation y sera poursuivie. D'autres éducateurs, particulièrement Sébastien Faure, à la Ruche, ou Francisco Ferrer, reprendront les principes de l'éducation intégrale pour en tenter des expérimentations pratiques dans d'autres cadres[14].

Quant au bilan de l'expérience, s'il est difficile de l'établir précisément faute de témoignages directs, il semble néanmoins qu'il a été positif. Les observateurs qui séjournent à l'orphelinat de Cempuis s'accordent à relever une « large et réconfortante vie familiale[15] ». En 1894, quand éclate le « scandale », l'inspectrice Suzanne Brès est également frappée des relations fraternelles qu'entretiennent les enfants : « Rien de plus familial que leurs rapports ; j'entends par là qu'il n'y règne pas la moindre sentimentalité, ni afféterie, mais bien le mélange de bonne camaraderie et de petites brusqueries qui sont fort ordinaires entre enfants dans les familles d'ailleurs les mieux ordonnées : on s'entraide, on se brouille et se réconcilie sans la moindre considération de sexe ; mais les grands sont en général secourables et affectueux vis-à-vis des petits[16]. »

De la coéducation à la « libre maternité »

Après Cempuis, Robin crée la Ligue de la Régénération humaine dans le but de promouvoir la « bonne naissance », c'est-à-dire la procréation volontaire et consciente qui permet de donner naissance à des enfants désirés, fruits de la réflexion et non de la fatalité[17]. Pour lui, la « bonne naissance » est une arme de combat social. Les plus pauvres doivent avoir les moyens de refuser les trop nombreux enfants qu'ils ne désirent pas, qu'ils ne pourront pas élever convenablement, dont on leur opposera la concurrence à l'usine pour faire baisser leurs salaires et qui ne seront que « chair à canon »[18] dans les guerres. La révolution sociale passe donc aussi par la maîtrise de la natalité.

Mais sa pratique de la coéducation marque fortement l'engagement néo-malthusien de Robin. L'idée de limitation des naissances le conduit à aborder la question du libre choix de la maternité ; pour lui, c'est une prérogative qui doit n'appartenir qu'à la femme :

> La femme doit avoir, je ne dis pas le droit, je ne sais plus ce que signifie ce vieux mot usé à force d'abus, mais bien la science et la puissance de n'être mère que quand elle l'aura résolu après mûre réflexion.[19]

Puisque c'est à la femme que doit revenir le choix d'être mère, c'est à elle aussi que revient le choix d'aimer. La liberté totale de l'amour[20] doit s'intégrer dans la pratique du néo-malthusianisme et s'assortir d'une condition essentielle : la prudence procréatrice, car « la liberté de l'amour présuppose la liberté de la maternité ». Ainsi, les femmes constituent la pierre angulaire du néo-malthusianisme de Robin. C'est elles qu'il doit gagner en priorité à la

---

[14] Roland Lewin, *Sébastien Faure et « La Ruche »*, Vauchrétien, Éd. Ivan Davy, 1989.

[15] Gabriel Nissen, « L'Orphelinat de Cempuis. Notes d'un témoin oculaire », *Revue pédagogique belge*, 10e livraison, 15 octobre 1894, p. 369.

[16] Archives nationales, F/17/14312, rapport Brès, 2 septembre 1894.

[17] Ces idées s'inscrivent dans la droite ligne du néo-malthusianisme anglais, pensé par George Drysdale et mis en œuvre par son frère, Charles, à la tête de la Ligue malthusienne anglaise, que Robin a connu lors de son séjour en Angleterre en 1870-1879.

[18] Pour reprendre le titre d'une brochure de Manuel Devaldès, publiée en 1908 aux Éditions de la génération consciente.

[19] Paul Robin, *Libre amour, libre maternité*, Paris, Ligue de la Régénération humaine, [1900], p. 2.

[20] Robin envisagera aussi de créer une agence d'union libre.

cause de la maternité libre et volontaire et, à ce titre, il leur adresse, dès 1895, un appel : « Cela dépend de vous, vous êtes absolument maîtresses de votre destinée. Il ne faut pas que vous ignoriez, ni vous, ni vos compagnes de souffrances, que *la science vous a émancipées de l'épouvantable fatalité d'êtres mères contre votre volonté*.[21] »

Il se donne pour mission de les convaincre que la maternité n'est pas une fatalité biologique, de leur inculquer une éducation sexuelle, à elles et aussi à leurs compagnons, et de les informer des moyens contraceptifs disponibles, car il pense que la contraception doit dépendre exclusivement de la femme pour être efficace[22].

Radicalisant sa réflexion « féministe », il propose de donner aux femmes la puissance paternelle sur leurs enfants pour leur assurer l'indépendance économique et sociale. Si, par malheur, la femme s'est trompée sur le choix de son compagnon, elle doit rester « seule maîtresse de ses enfants, elle ne sera pas faite l'esclave d'un tyran pouvant impunément la molester dans de très larges limites, lui voler légalement le fruit de son travail, son épargne, le pain de ses enfants, le sien[23] ».

Pour Robin, qui est profondément libertaire, la maîtrise de la procréation est un moyen d'émancipation individuelle pour les femmes, mais surtout un moyen de subversion sociale. En effet, si elle est libre de n'être mère que quand elle le souhaite et avec l'homme qu'elle choisit, si la femme est seule responsable de ses enfants, c'en est fini des fondements traditionnels de la société bourgeoise que sont la famille, la reconnaissance paternelle et le droit d'héritage.

Ces propositions sont révolutionnaires et difficilement acceptables pour une opinion non préparée. La France de l'après-guerre de 1870 vit dans la hantise de la « dépopulation », dans le fantasme obsessionnel de la faiblesse de la population française face à la Prusse et de ses conséquences (dégénérescence et décadence), entretenu par des démographes natalistes et des politiciens repopulationnistes qui vont être des adversaires redoutables pour les néo-malthusianiens[24]. Par ailleurs, la morale publique, volontiers pudibonde, n'est pas prête à entendre un discours avancé qui touche à la sexualité et à la procréation.

La réflexion de Paul Robin tourne autour de la question de la liberté et du bonheur de l'individu dans la société. Sa revendication de donner aux femmes le libre choix de la maternité – en leur en fournissant les moyens moraux et techniques – s'inscrit dans la droite ligne de son souci, si résolument affirmé lors de l'expérience de Cempuis, de mettre en place les conditions d'une plus grande égalité des chances entre les hommes et les femmes.

Le désir de Robin de contribuer à l'émancipation des femmes est sans nul doute sincère, même si son intérêt pour les revendications féministes reste trop étroitement lié au néo-malthusianisme. Il n'a su prendre en compte que l'oppression sexuelle, et se montre même souvent agacé par les revendications qui touchent aux droits civils et civiques, qui lui paraissent trop timorées[25]. En bon libertaire, il ne croit pas à la voie légale pour améliorer la condition des femmes et préconise des méthodes plus radicales : que les femmes n'attendent rien des pouvoirs publics, qu'elles ne revendiquent pas « miette à miette de petites libertés

[21] Le texte intégral est publié dans *Régénération*, n° 1 (avril 1900).
[22] « Il faut fournir le remède à tous ceux qui en ont besoin, c'est-à-dire à *toutes* les femmes », in « Régénération », n° 6 (juillet 1901).
[23] Robin, *Libre amour, libre maternité*, p. 4.
[24] Hervé Le Bras, *Marianne et les lapins. L'obsession démographique*, Paris, O. Orban, 1991.
[25] Il les qualifie de« tas de petites réclamations de détail, d'ordre infiniment petit par rapport à la grande question de la liberté de la maternité », Paul Robin, « Prochaine humanité », in *Le Néo-malthusianisme : la vraie morale sexuelle, le choix des procréateurs...*, Paris, Librairie de Régénération, 1905, p. 22.

successives », mais qu'« elles prennent sans aucune permission la liberté toute entière[26] », qu'elles deviennent maîtresses de leur destin.

L'éducation qu'il donnait aux petites filles de Cempuis allait déjà dans ce sens…

[26] Robin, *Libre amour, libre maternité*, p. 5.